

★ **LA POÉSIE ESPAGNOLE DE NOS JOURS ET DE TOUJOURS**, mise en musique et chantée par **PACO IBANEZ** ; La poesia es un arma cargada de futuro ; Andalucía de Jaen ; Balada del que nunca fue a Granada ; Me llaman, nos llaman ; Me gusta la palabra ; España en marcha ; Don Dinero ; Dejame en paz, amor tirano ; La gran perdida de Alhama ; Romance satirico ; Verdad, mentira ; Es amarga la serdad.

(Polydor, 30 cm. Gravure universelle. 658.003.)

★ **LA POÉSIE PORTUGAISE DE NOS JOURS ET DE TOUJOURS**, mise en musique et chantée par **LUIS CILIA** ; Caracas e o tempo ; Epigrama ; Dia nao ; Balada de uma heroína que se inventa ; Contracanto ; Paisagem ; Recuso-me ; Se de Saudade ; Barco belo ; Desalveio ; Quem ora sonhe ; Rebel e nao ; Alma minha gentil que te partiste ; Se me levam aguas.

(Polydor, 30 cm. Gravure universelle. 658.060.)

J'ai longtemps souhaité réunir pour un de mes entretiens sur la chanson les interprètes de ces deux enregistrements par lesquels s'ouvre la collection « Les uns par les autres » qui dirige, chez Polydor, M. Michel Naim. Dans l'attente de cette rencontre, je m'étais contenté de signaler, au moment de leur sortie, ces disques d'un exceptionnel intérêt. Si j'y reviens aujourd'hui, c'est qu'il ne peut être de meilleure façon d'ouvrir l'année qui vient que d'offrir autour de soi ces albums qui resteront dans notre souvenir comme un des événements discographiques les plus marquants de 1968.

On sait ce que je pense de M. Paco Ibanez, le plus grand chanteur que l'Espagne nous ait donné, un de ses meilleurs guitaristes, et un compositeur d'une émotion, d'une profondeur, d'une authenticité rares. Il chante ici, sur ses musiques et s'accompagnant de sa guitare (soutenu à la contrebasse par M. François Rabbath), les poètes de « toujours » — Francisco de Quevedo, Luis de Gongora (auquel il avait déjà consacré la moitié d'un 33 tours chez le même éditeur), ainsi qu'un anonyme rapportant la perte de l'Alhama — et ceux de nos jours — Gabriel Celaya, Miguel Hernandez, Rafael Alberti, Blas de Otero. Il chante, je devrais dire ; il sert, ces poètes comme rarement poètes furent interprétés. On entend dans le vers, dans la musique et dans la voix le sang de l'Espagne. D'une Espagne qui refuse de courber le front. Et qu'à remarquablement mise en images le pinceau parfois cruel de M. Ortega dans une série d'illustrations spécialement exécutées pour la pochette.

Je connais mal la poésie portugaise d'aujourd'hui et je ne savais rien de M. Luis Cilia, compositeur et interprète. J'ai donc triché et commencé d'écouter celui-ci dans ses « mises en chansons » d'auteurs qui me sont relativement familiers : Almeida Garrett, Luis Vas Camoels surtout, le géant de la Renaissance, dont entre autres œuvres lyriques M. Cilia a repris un des sonnets célèbres. La douceur du chant, la fluidité de la musique, accompagnent avec la plus émouvante fidélité le propre chant des poètes. La réunion est entière, com-

me l'est celle de M. Ibanez. Il se dégage de ces pièces une nostalgie étonnamment présente, tout comme des œuvres des poètes de nos jours : Orlando de Costa, Gomez Ferreira, Jao Apollinario, Jose Saramago, Alfonso Duarte, A. Borges Coelho. Nous sommes très loin de l'ado, et cependant les mélodies de M. Luis Cilia nous dépassent tout autant : elles ont pris racines en terre portugaise, et c'est le Portugal qu'elles chantent. On peut dire qu'elles ouvrent et commencent d'explorer le domaine de la chanson poétique portugaise. Nous pouvons attendre beaucoup de M. Cilia, il ne décevra jamais.

★ **FRANK SINATRA. — THE GREAT YEARS** (Volume D) ; Lean baby ; I've Got the World on a String ; South of the border ; From here ti eternity ; Violets for your furs ; Young-at-Heart ; Three coins in the fountain ; All of me ; The gal that got away ; When your later has gone ; In the wee small hours of the morning ; Learnin' the blues.

(Capitol, 34 cm. Gravure universelle. STTX 340.007.)

Le plus grand des « grands » par le talent et la conscience. Des mélodies d'une chaude qualité remarquablement interprétées. Un disque à ne manquer sous aucun prétexte.

★ **LES CLASSIQUES DES BEATLES** par le grand orchestre et les chœurs de **LEO CHAULIAC** ; Penny Lane ; Yes it is ; Ticket to ride ; Yesterday ; Eleanor Rigby ; You're go to hide your love away ; I don't want to spoil the party ; She's leaving home ; A day in the life ; Norwegian wood ; Here, there and, everywhere ; The fool on the hill.

(Concert Hall, 34 cm. Gravure universelle. SWS 2571.)

Peut-être le meilleur Chauliac. Avec quelques-unes des mélodies majeures de MM. John Lennon et Paul McCartney (les deux compositeurs du groupe anglais) dans des versions orchestrales dont il est l'auteur, M. Léo Chauliac a réalisé en tout cas un disque de musicien digne des meilleurs disques.

★ **HENRI SALVADOR** ; Quand un artiste ; Coiffeur pour dames ; La femme d'affaires ; Les mousquetaires ; Grand Basle ; Elle est toujours derrière ; Copain Henri ; La vie est belle quand tu n'es pas là ; Une chanson douce ; Grand-père ; Le voyageur ; Quand faut y aller faut y aller.

(Disques Rigolo, 30 cm RI, 30.005.)

Je n'ai jamais caché ma préférence pour le « crooner » qui, chez M. Henri Salvador, dort sous le fantaisiste. Je suis ravi de trouver ici, à côté de son très ancien succès Une chanson douce, des morceaux comme Grand Basle — qu'il ait aimé son copain Boris Vian — Grand-père, Copain Henri, Quand un artiste (et Quand faut y aller faut y aller) et de découvrir avec Le voyageur une de ses plus douces mélodies. Sept chansons à mon goût sur douze, cela fait une bonne moyenne.